

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°11 – octobre/novembre 2007

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

« Le vrai poète sait tout, a dit Novalis, c'est un univers en petit. » Mais alors si le poète sait tout, c'est donc le poète qui sera le vrai philosophe ? Au lieu de l'interrompre, laissons Novalis compléter sa pensée : « La poésie est le héros de la philosophie. La philosophie élève la poésie au principe des choses; elle nous apprend à connaître la valeur de la poésie. La philosophie est la théorie de la poésie ; elle nous montre ce qu'est la poésie ; elle nous montre que la poésie est l'unité et l'universalité des choses. » Au fond de ces paroles, il y a la vérité. »

Eugène Lerminier, 1843

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE



« Il passa ses premières années, jusqu'à l'âge de neuf ans, dans une rêverie taciturne où demeuraient comme engourdies ses activités intellectuelles. Une crise soudaine, à la suite d'une dysenterie, tira l'enfant de cet état de torpeur et fit place, sans transition, à une extraordinaire vivacité d'esprit : le même trait a été relevé par Goethe dans les « *Confessions d'une belle âme* », dont la psychologie offrira avec celle de Novalis plus d'un point de rapprochement. « Au début de ma huitième année », raconte l'héroïne de cet épisode de *Wilhelm Meister*, « j'eus une hémorragie et, à partir de cet instant, mon âme n'était plus que sentiment et réminiscence ». Peut-être est-ce un symptôme fréquent dans toute la famille des mystiques, que ces brusques métamorphoses de la personnalité, à la suite d'une crise biologique. La vie de Novalis en fournira encore plus d'un exemple. Quoi qu'il en soit, il est dit de lui qu'après quelques mois « *un tout autre individu sortit de la chambre du malade.* » Un ami de la famille l'appelle maintenant « un garçon éveillé, volontaire, original, spirituel. »

Émile Spenlé

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES

GASTON BACHELARD

« Novalis le *Touchant* »

Comme nous l'indiquions déjà dans notre *Psychanalyse du Feu*, l'imagination de Novalis est commandée par un calorisme, c'est-à-dire par le désir d'une substance chaude, douce, tiède, enveloppante, protectrice, par le besoin d'une matière qui entoure l'être entier et qui le pénètre intimement. C'est une imagination qui se développe en profondeur. Les fantômes sortent de la substance comme des formes vaporeuses, mais pleines, comme des êtres éphémères, mais qu'on a pu toucher, auxquels on a communiqué un peu de la chaleur profonde de la vie intime. Tous les rêves de Novalis portent le signe de cette profondeur. Le rêve où Novalis trouve cette eau merveilleuse, cette eau qui met de la jeune fille partout, cette eau qui donne de la jeune fille au *partitif* n'est pas un rêve à grand horizon, à large vision. C'est au fond d'une grotte, dans le sein de la terre, que se trouve le lac merveilleux, le lac qui garde jalousement sa chaleur, sa douce chaleur. Les images visuelles qui naissent d'une eau si profondément valorisée n'auront d'ailleurs aucune consistance ; elles se fondront l'une dans l'autre, gardant en cela la marque hydrique et calorifique de leur origine. Seule, la matière demeurera. Pour une telle imagination, tout se perd dans le règne de l'image formelle, rien ne se perd dans le règne de l'image matérielle. Les fantômes nés vraiment de la substance n'ont pas besoin de pousser leur action bien loin. L'eau a beau être collée au rêveur « comme une douce poitrine ». Le rêveur n'en demandera pas plus... Il jouit, en effet, de la possession substantielle. Comment n'éprouverait-il pas un certain dédain des formes ? Les formes sont déjà des habits ; la nudité trop bien dessinée est glaciale, fermée, enfermée dans ses lignes. Par conséquent, pour le rêveur calorisé, l'imagination est purement une imagination matérielle. C'est à la matière qu'il rêve, c'est de sa chaleur qu'il a besoin. Qu'importent les visions fugitives, quand, dans le secret de la nuit, dans la solitude d'une grotte ténébreuse, on tient le réel dans son essence, avec son poids, avec sa vie substantielle !

De telles images matérielles, douces et chaudes, tièdes et humides, nous guérissent. Elles appartiennent à cette médecine

imaginaire, médecine si oniriquement vraie, si fortement rêvée qu'elle garde une influence considérable sur notre vie inconsciente. Pendant des siècles on a vu dans la santé un équilibre entre « l'humide radical » et la « chaleur naturelle ». Un vieil auteur, Lessius (mort en 1623), s'exprime ainsi : « Ces deux principes de la vie se consomment peu à peu. A mesure que diminue cet humide radical, la chaleur diminue aussi, et dès que l'un est consumé, l'autre s'éteint comme une lampe. » L'eau et la chaleur sont nos deux biens vitaux. Il faut savoir les économiser. Il faut comprendre que l'un tempère l'autre. Il semble que les rêves de Novalis et toutes ses songeries aient, sans fin, cherché l'union d'un humide radical et d'une chaleur diffuse. On peut expliquer ainsi le bel équilibre onirique de l'œuvre novalisienne. Novalis a connu un rêve qui se portait bien, un rêve qui dormait bien.



HENRI BLAZE

« Le mineur est d'ordinaire un enfant de la Bohême... »

Le mineur est d'ordinaire un enfant de la Bohême qu'une irrésistible vocation entraîne vers les secrets de la nature ; une curiosité sans bornes, la fièvre dévorante de connaître, le prend au sortir du berceau et ne lui laisse plus de trêve. Il veut savoir quelles richesses contiennent les montagnes de granit dans leurs entrailles, où filtrent les gouttes de cristal dont les sources vives s'alimentent, où dorment les masses d'or et d'argent, où flamboient les pierres précieuses dont le regard fascine les hommes. Le dimanche, après l'office, il s'attarde à plaisir devant l'autel et demande aux vases sacrés des nouvelles de leur origine. Souvent on lui a dit que ces trésors venaient de lointains climats, et toujours il s'étonne que nos contrées n'en produisent point de semblables. Les questions qu'il s'adresse lui-même là-dessus ne tarissent pas. Les montagnes seraient-elles donc si vastes et si profondes, la nature en eût-elle si puissamment défendu l'entrée au dehors, si des richesses

innombrables ne s'amoncelaient au-dedans ? et lui-même, dans ses excursions solitaires à travers les rochers, n'a-t-il pas trouvé des pierres transparentes et jaspées, échantillons vulgaires d'autres bijoux plus précieux ? Les montagnes n'ont pas une fente qu'il ne visite ; il grimpe dans les crevasses, pénètre dans les grottes et ne se sent pas d'aise aussi souvent qu'il lui arrive de se trouver seul, égaré, perdu dans quelque immensité souterraine au milieu des cascades qui murmurent et des girandoles de stalactites. Un beau jour, cependant, il rencontre un étranger qui l'invite à prendre l'état de mineur, et lui donne par là le secret d'apaiser la curiosité qui le dévore. Les montagnes ne manquent pas en Bohême ; il descend le cours du fleuve, et se trouve bientôt en présence d'une mine qu'on exploite, d'une de ces vastes fourmières où des hommes armés de lampes sourdes pullulent comme des insectes lumineux. Le camarade annonce au maître mineur le projet qu'il a de s'enrôler dans la confrérie ; on l'accueille avec joie, on l'équipe, et le voilà vêtu de la casaque grise, muni d'une lanterne, qui se laisse glisser dans le gouffre, non sans avoir d'avance prié Dieu de le préserver des assauts et des maléfices des Esprits souterrains. Il traverse des sentiers nombreux, d'inextricables labyrinthes, interrogeant toujours son guide, qui ne se lasse pas de répondre à ses questions. Plus il s'éloigne du sol des vivants, plus il s'avance dans la profondeur et les ténèbres, plus son contentement augmente ; il entend sourdre l'eau, dont le murmure se mêle au bruit monotone et lointain de ses frères qui travaillent. Il touche au comble de ses vœux ; satisfaction étrange d'un besoin instinctif, joie unique puisée en des éléments sympathiques à notre propre nature, en des travaux pour lesquels nous sommes nés, vers lesquels nous nous sentons portés d'enfance ; volupté bizarre qu'on ne saurait expliquer ni décrire !

A force d'épreuves et de travaux, l'ouvrier mineur se distingue, et peu à peu gagne la bienveillance du maître, qui lui ouvre la porte de sa maison. Là respire une douce enfant de quinze ans, pleine de grâce et d'innocence, une de ces blondes filles d'Allemagne, au front pur, à l'œil bleu comme le ciel, au regard transparent. Les deux jeunes gens s'accoutument l'un à l'autre : on se voit tous les jours, on cause, on rit ensemble ; enfin, un soir, au puits, leurs mains se rencontrent, et les paroles de tendresse coulent d'elles-mêmes ; on convient alors de tout dire au vieillard, qui reçoit l'aveu d'un air de mansuétude, et promet d'unir sa fille à l'ouvrier mineur, dès que celui-ci aura conquis ses titres et ses grades dans la carrière. Le jour ne se fait pas attendre. Bientôt la jeune apprenti découvre une riche veine dans la mine, et reçoit du grand-duc de Bohême, en récompense, une chaîne d'or, accompagnée du diplôme qui lui

religieux, l'amour divin, une foi sincère et cordiale en cette Providence dont la sollicitude s'étend sur ses jours, et qu'il adore dans ce crucifix de bois où ses yeux baignés de larmes se reposent si souvent aux lueurs de la lampe ! Et puis ne voit-il pas dans son art le symbole de l'existence ? Ici, la veine est ouverte et facile, mais pauvre ; plus loin, le roc la presse en quelque gorge étroite, en quelque fente de chétive apparence, et là justement abondent les trésors. Chemin faisant, elle rencontre d'autres veines moins nobles, s'égaré au milieu d'elles, et va s'appauvrissant jusqu'à ce qu'un filon fraternel s'associe à son cours, et rehausse à l'instant sa valeur. Souvent elle se brise en mille branches ; mais le mineur patient poursuit son but sans se laisser distraire, et découvre, en récompense de son zèle, toute une étendue de bon rapport. Une branche trompeuse le détourne-t-elle du vrai sentier, il reconnaît sa faute, et coupe hardiment en travers jusqu'à ce qu'il retrouve la veine légitime et féconde. L'homme des mines étudie ainsi la destinée, se familiarise avec tous ses caprices, et demeure à la fois convaincu que le travail et la persévérance sont les seuls moyens infailibles pour se la soumettre et conquérir les trésors qu'elle défend avec obstination. Comme on pense, les mineurs ne manquent pas de refrains joyeux, de vives et charmantes poésies, de romans colorés et pittoresques. Leur vocation elle-même les porte à chanter, et la musique est la compagne bienvenue de leurs travaux. Tel lied qu'on entonne gaiement vaut un coup de bon vin pour la joie et la santé qui en reviennent au cœur. La musique est la prière des gens qui travaillent au sein de l'abîme. Elle leur rappelle leurs souvenirs d'en haut, leurs espérances les plus douces, tout, jusqu'à leurs amours, jusqu'à leurs illusions, car elle éclaire leur solitude souterraine avec le rayon le plus pur du soleil de la patrie.

Celui-là règne sur la terre,
 Qui mesure sa profondeur,
 Qui dans son gouffre solitaire
 Oublie amour, joie et douleur ;

Qui connaît l'âpre architecture
 De ses membres faits de granit,
 Qui, sans relâche, s'aventure
 Dans son atelier infini.

Il lui consacre sa pensée,
 Il lui donne la foi du cœur ;
 Comme au sein de sa fiancée,
 Il puise en elle son ardeur.

D'une amour profonde et nouvelle [*sic*]
Chaque matin il la poursuit,
Ne s'épargne ni soin si zèle,
Et ne prend sommeil ni répit.

Elle est là, vivante et profonde,
Prête à lui révéler le sens
Des révolutions du monde
Et de ses mystères puissants.

Il baigne ses tempes sereines
Dans l'air du temps évanoui ;
Au sein des grottes souterraines
Une étoile brille pour lui.

L'eau fécondante et salubre
Suit sa trace au plus haut des monts,
Et les châteaux forts de la terre
Lui livrent leurs trésors profonds.

Au palais de son roi, qui l'aime,
Il mène l'or comme un torrent ;
Il couronne le diadème
De l'étoile du diamant.

Et lorsqu'il tend sa main pesante
Des trésors de la vanité,
De peu de bien il se contente,
Car il chérit sa pauvreté.

Qu'on cherche l'or et qu'on le gagne
Au prix de cent crimes divers,
Il reste, lui, dans sa montagne,
Maître joyeux de l'univers.

Et pour ceux qui aiment l'allégorie, nous citerons encore cette
pièce, de même origine que la précédente :

Je connais une citadelle ;
Un roi muet y tient sa cour
Dans une pompe solennelle
Et jamais ne monte à la tour.
Une garde invisible épie
Autour de ses riches salons,

Et la cascade tombe en pluie,
Du haut des étranges plafonds.

Ce qu'au sein de chaque planète
L'œil bleu de la cascade a vu,
Son murmure le lui répète
Sans être jamais suspendu.
Dans l'onde vive et salutaire
Il baigne ses membres sacrés,
Et dans le sang clair de sa mère
Ses rayons brillent épurés.

Jadis une vague marine
A déposé là ce castel ;
Il tient ferme sur sa racine,
Pour empêcher sa fuite au ciel,
Dans la cité profonde et noire
Un pacte unit tous les sujets ;
Comme un étendard de victoire,
Le nuage flotte aux sommets.

Une immense foule se pousse
Vers le seuil du donjon fermé,
Chacun d'une voix tendre et douce
Appelle le roi bien-aimé.
Tous par lui se sentent revivre,
Il les captive et les confond,
Et, dans l'ardeur qui les enivre,
Ils ne savent plus ce qu'ils font.

Quelques-uns, pourtant, dans le nombre,
 Craignent ses dons comme un fléau,
 Et travaillent au sein de l'ombre
 A miner l'antique château.
 Le travail lève le mystère
 Et rompt seul son banc redouté,
 La roche se creuse et s'éclaire
 Du soleil de la liberté.

Il n'est abîme ni muraille
Que l'homme ne puisse forcer ;
Qui des bras et du cœur travaille
Poursuit le roi sans y penser ;
Il l'arrache enfin à son trône,

Il ameute Esprits contre Esprits,
 Il apprend au flot qui bouillonne
 A jaillir vers les cieus conquis.

Ces lieds sont de Novalis, et nous les citons de préférence, attendu qu'ils traduisent la pensée et le sentiment qui animent à ce sujet les XVe et XVIe siècles, et témoignent de ce penchant rétrospectif qui porte le lyrisme moderne, en Allemagne, à remonter les courants pour aller se retremper à la véritable source. Goethe donne ici l'impulsion, le mouvement, le rythme [*sic*], pareil au chef d'orchestre soulevant d'un signe de sa main toutes les masses instrumentales ; et les autres génies moins doués sans doute, moins puissants, moins universels, mais plus spéciaux à coup sûr, plus sympathiques, se contentent de prendre un motif à leur choix, qu'ils s'en vont retourner au soleil. Nous verrons le fantastique Bürger et le bourgeois Wilhelm Müller s'adjuger la partie du cor de chasse dans la symphonie ; en attendant, voici Novalis qui s'empare de l'homme des mines, dont il arrange et compose le poème, toujours à l'aide de la tradition, où chacun puise selon ses goûts et sa mesure. Le personnage du mineur, type austère, religieux, profond, convenait admirablement à Novalis. Cette âme généreuse où l'idée de Dieu fermente et bout, cette âme ivre de naturalisme, devait s'éprendre d'une prédilection singulière pour la poésie des mines. Comment ce monde merveilleux et bizarre, avec ses cavernes d'or et de pierreries, ses labyrinthes inexplicables, ses gaz mystérieux, ses stalactites et ses superstitions n'aurait-il point tenté une imagination si passionnée de mysticisme, et qui se plaît à combiner ensemble la poésie et la philosophie de la nature ? Du reste, tel est le mouvement, unanime, spontané, dont nous parlons, que toutes les idées du XVIe siècle renaissent dans leur forme et comme d'elles-mêmes. On dirait une riche prairie qu'une mare (le mare du temps) a réduite deux siècles en jachère, et qui retrouve, un beau matin, sous quelque vif rayon du soleil, toute sa splendide végétation. L'identité éclate à un tel point, qu'on ne saurait la révoquer en doute. Le procédé même que nous employons de mettre vis-à-vis l'une de l'autre l'idée en germe et l'idée complémentaire venue à deux siècles de distance, cette manière de poésie comparée, suffirait pour constater le fait impérieusement. Si le lecteur l'a remarqué, nous avons presque toujours cité le XVIe siècle par le XVIIIe. Il y a des âges qui sont pour d'autres âges écoulés ce que le miroir des lacs est pour le firmament : toutes les étoiles s'y reflètent, et notre dilettantisme sceptique s'en va contempler doucement et sans fatigue les gloires tumultueuses du passé dans les calmes transparences du présent.

LA REINE LOUISE



Königin Luise von Preussen
(1776-1810)

Par Elisabeth Vigée Lebrun

« Toute femme de qualité, toute mère soigneuse devrait avoir, dans sa chambre ou celle de ses filles, le portrait de la reine. Quel bel et puissant rappel de cet original que chacune devrait tâcher d'égaliser ! Ressembler à la reine deviendrait le trait caractéristique des femmes de la nouvelle Prusse, leur trait national. Sous mille formes diverses, un même être profondément aimable. Chaque mariage devrait tout naturellement donner lieu à une cérémonie de prestation de

serment de fidélité à la reine ; et de cette façon la vie de tous les jours serait ennoblie, pour chacun, par la reine et le roi, tout comme autrefois, celle des Anciens l'était par leurs divinités. Là-bas, dans l'Antiquité, la vraie religiosité était produite par cette infusion permanente du monde divin dans la vie ; ici, chez nous, la participation perpétuelle du couple royal à la vie politique et privée pourrait engendrer le véritable patriotisme. »

Amour et foi, ou la reine et le roi

LE GÉNIE MOURANT

Je te salue, ami, que ma voix jamais plus
N'appellera, car mon adieu est proche.

J'ai trouvé ce que je cherchais ;
Les liens magiques sont défaits.

Cet être de beauté – la reine, la vois-tu ?
Brise le sortilège ; et si j'ai si longtemps
De trône en trône erré en vain,
Ma patrie enfin, je la vois par elle.

L'ardent brasier secret de mon âme ancienne
Brûle déjà, profond, sous ma forme terrestre ;
A toi d'offrir le sacrifice,
De chanter l'hymne du Retour !

Prends ces rameaux, couvre-moi avec eux, et puis
Vers l'Orient tu chantes l'hymne solennel
Que vienne et monte le feu du soleil
M'ouvrant l'accès du monde originel.

Du voile qui m'enveloppait, le doux parfum
Sur les plaines va retomber en nappes d'or ;
Et qui le sentira, jurera, en extase
A la princesse belle un immortel amour.

(Traduction Armel Guerne)

NOVALIS ET L'INITIATION

8

Le Maître intérieur (Seconde version)

Connaître son propre Maître intérieur, c'est parvenir à la connaissance d'un seul Seigneur, à la connaissance de *son Seigneur* ; et c'est Le rencontrer – dans le secret de son cœur – comme une grâce du plus grand Amour, de son Amour même.

Il est l'Amour et Il est la Connaissance.
Il est ce Trésor caché qui se révèle dans l'intime de l'âme.
Il est la Vérité.

Lui te conduit à l'union, Elle te conduit à l'Unité, selon ce que Lui-Elle veut de toi.

*

Pour le petit nombre auquel le Christ-*Sophia* se manifeste dans le secret du cœur, le poète romantique allemand demeure cet étranger qui les initia, au temps de leur adolescence, au mystère de foi et d'amour, et qui fut leur guide jusqu'au seuil de *Sophia*, la Sagesse divine, en vertu de sa mystérieuse ressemblance avec Elle.

(Il est question ici d'une double ressemblance : de la *ressemblance* du visage du poète romantique allemand avec le visage de la bien-aimée, et de sa ressemblance à lui, Novalis, avec Elle, *Sophia*, la Sagesse divine, qui est *sans visage*.)

Son initiation est *Amour et Foi*.

Pour chacun de ses disciples, elle s'accomplit dans la fidélité amoureuse envers le seul maître de sa destinée, ce Maître intérieur – Lui-Elle –, qui est le Christ-*Sophia*.

Lui-Elle, ton Maître intérieur, NOVALIS, te conduit à l'Unité, comme le poète romantique allemand fut ton compagnon, ton *double de lumière*, jusqu'à l'union avec Lui-Elle :

SOPHIA

SOMMAIRE

Document biographique

« Il passa ses premières années, jusqu'à l'âge de neuf ans, dans une rêverie taciturne... », Émile Spenlé, extrait de *Novalis et l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1903.

Documents littéraires et témoignages

« Novalis le *Touchant* », second extrait de Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Librairie José Corti, 1942.

« Le mineur est d'ordinaire un enfant de la Bohême... », Henri Blaze, extrait d'*Ecrivains et poètes d'Allemagne*, Paris, 1846.

La reine Louise,
Novalis, *Amour et foi*, fragment 30, et *Le génie mourant*.

Novalis et l'initiation

8 – Le Maître intérieur.
(Seconde version)



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés
2006-2007